

d'une grande importance. Il est certain que si ce fluide ne lui est livré qu'en minime proportion, la combustion des aliments s'exécutera mal, le dépôt des matières alimentaires sera difficile, d'où un état maladif nuisible à la croissance.

Le même fait se produira si des gaz méphitiques viennent à visiter le lieu de son séjour. En effet la respiration sera obligé d'accélérer ses mouvements afin de se procurer des éléments gazeux nécessaires à la vie. Sa poitrine se déformera par ce fait, et l'anémie sera la cruelle conséquence d'un tel état de choses.

Un air pur et frais, un exercice judicieux sont des facteurs importants dans l'élevage, mais ils ne suffisent pas, ils doivent être secondés par une *nourriture appropriée*. Une alimentation soignée, bien ordonnée possède une influence tellement considérable dans la conformation du poulain, que certains agronomes en sont arrivés à prétendre que, par cet agent, ils pouvaient obtenir les types attribués aux races diverses.

L'exagération des principes dont l'illustre Mathieu de Dombasle s'était fait l'écho, est manifeste. Néanmoins elle nous indique la portée immense d'une nourriture bien entendue. Rentré à l'écurie le jeune animal doit jouir d'une ration que la théorie ne peut fixer d'une manière certaine. Son appétit est le meilleur guide en pareille matière. Le gaspillage ne peut être toléré dans aucun cas; mais, par contre, la faim ne doit jamais faire sentir ses étreintes à nos élèves. Les aliments ont besoin d'être non-seulement abondants, mais encore appropriés aux exigences de l'organisme. Car ils doivent fournir à chacune ces parties qui constituent l'individu, os, chair, sang, nerfs etc., tous les principes immédiats qui servent à la constitution.

Le foin de bonne qualité est l'aliment par excellence, mais ce n'est que dans quelques pays privilégiés qu'il suffit à lui seul à tous les besoins du poulain. Dans l'immense majorité des cas, les principes qu'il renferme sont trop dilués. L'animal, pour en extraire les éléments qui lui sont nécessaires, est obligé d'en absorber des quantités considérables. Il résulte d'un tel état de choses, que cette masse alimentaire développe les intestins outre mesure et agissant par son poids, nuit au mouvement de dilatation des côtes. Cette action étant contenue, la poitrine gênée dans son développement se resserre au détriment de la conformation du sujet.

Les fourrages des légumineuses, telles que luzerne, sainfoin, trèfle, etc., ne sont pas des aliments complets. Leur usage exclusif, en provoquant des maladies, entrave l'accroissement régulier du poulain. Quelle que soit leur richesse, ils ne peuvent pas entrer pour plus de richesse, ils ne peuvent pas entrer pour plus de moitié dans la ration. Le reste doit être fourni partie par les grains et partie par les racines ou autres aliments rafraîchissants.
— *A suivre.*

La fenaison.

Nous avons cru être utile à nos lecteurs en publiant aujourd'hui dans les colonnes de notre journal quelques

pages du *Traité populaire d'agriculture*, par M. A. C. P. R. Landry sur la fenaison. Cette opération dont tout cultivateur aura bientôt à s'occuper est si importante et se fait souvent si mal, que M. Landry nous pardonnera croyons-nous, notre indiscretion en considération de l'avantage que le public devra en retirer.—Nous profitons de l'occasion pour exprimer le désir de voir cet excellent traité d'agriculture devenir la propriété de chaque cultivateur.

10. L'époque de la fenaison dépend du climat et de la nature des plantes qui entrent dans la composition de la prairie; il n'est donc point facile de donner une date précise. On peut dire toutefois, et tous les auteurs sont d'accord sur ce point, qu'il est temps de faucher la prairie lorsque les plantes qui y dominent sont en pleine fleur.

Retarder le fauchage sous prétexte que l'herbe est encore tendre et qu'elle diminuerait trop de volume par la dessiccation, c'est vouloir souvent récolter de la paille au lieu de récolter du foin: comme bien des cultivateurs commettent obstinément cette faute, sacrifiant ainsi la qualité à une quantité qu'on peut bien appeler illusoire.

En effet, si on laisse passer l'époque favorable, la plus grande partie du fourrage serait alors composée de tiges sèches, épuisées, n'ayant d'autres propriétés nutritives que celles de la paille.

Il ne faut pas d'un autre côté tomber dans l'excès contraire et commencer trop tôt le fauchage de la prairie; il y aurait alors perte sur la quantité, car les plantes n'auraient pas acquis tout leur développement.

Une circonstance incontrôlable retarde souvent, non pas le commencement des foins, mais pour une prairie déterminée l'époque de son fauchage et cette circonstance assez fréquente dans notre pays, c'est la grande étendue de nos prairies.

On ne peut les faucher toutes en un jour, au moment de la floraison. Il faut bien alors que le travail du fauchage, exécuté à une époque favorable dans telle prairie, soit quelque peu en retard dans le champ voisin. Et quand même il serait possible, grâce à l'emploi des machines, de faucher, en quelques jours, nos grandes prairies, une autre circonstance défendrait l'exécution d'un tel ouvrage, c'est le manque de bras, la rareté de la main-d'œuvre. Il est facile de comprendre, en effet, que l'emploi des machines perfectionnées permet de couper en peu de jours une grande quantité de foin, il faut de toute nécessité avoir recours aux bras de l'homme et au travail des animaux, pour les différentes opérations du fauchage et surtout de l'engrangement des produits.

On peut tout de même tirer parti de ce retard inévitable, en ayant en vue dans l'ordre de fauchage la destination même du foin.

Ainsi, si le foin est destiné aux bêtes bovines il faut le couper plus tôt et réserver aux chevaux et aux moutons le foin fauché en dernier lieu.

L'époque du fauchage exerce sur la constitution de la prairie, la quantité et de la qualité de ses produits, une influence très-marquée et dont il est facile de se rendre compte.

On conçoit, en effet, que si une prairie est formée par